

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIII.

No. 50.

JEUDI, 14 DECEMBRE 1882

Prix du numéro : 7 centims.—Annonces, la ligne : 10 centims
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS PARTICULIER

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES

Plusieurs fois déjà nous nous sommes adressé à nos abonnés retardataires pour les prier de nous payer ce qu'ils doivent. Quelques-uns seulement ont répondu à notre appel. Nous regrettons infiniment de renouveler notre demande.

La bonne volonté de nos abonnés ne suffit pas pour payer tous les frais que nécessite une publication comme *L'Opinion Publique*. Tous les jours il faut déboursier de l'argent, et si les abonnés ne payent pas, il est impossible de faire fonctionner la machine. Il faut que nos abonnés règlent leurs comptes. Nous insistons fortement sur ce point. Nous espérons cette fois être bien compris. Cet avis s'adresse particulièrement aux retardataires.

L'administration, rencontrant de très grandes difficultés pour collecter en dehors de Montréal, a décidé que, si au 15 DÉCEMBRE prochain, les abonnés de la campagne n'ont pas payé ce qu'ils doivent, elle se prévaudra de son droit pour exiger \$3.50 au lieu de \$3.00 par an quand l'abonnement est payé d'avance.

Nous espérons que nos débiteurs feront leur possible et qu'ils éviteront les désagréments qui résulteraient certainement de leur négligence, s'ils ne s'acquittaient pas envers nous.

L'ADMINISTRATION.

SOMMAIRE

TEXTES : Nos anciens interprètes, par Benjamin Sulte.— Les cieux et leurs habitants (suite), par Giulio.— David Tétu et les raiders de Saint-Alban (suite).— Les secrets du succès.— Poésie : Le bien pour le mal.— Bazar au profit des orphelins.— Envers et contre tout, par André Gérard.— Conseils et maximes à méditer.— Nos gravures : Le nabab de Bahavolpour ; Le prince Mass'oud Mirza, Zilli Sultan ; Aspect de la comète visible en Egypte ; L'enfant peureux ; Les lauréats du concours de beauté de Buda-Pesth (Hongrie).— Choses et autres.— Notes commerciales.— Pensées.— Nouvelles diverses.— Variétés.

GRAVURES : Le Nabab de Bahavolpour.— Le prince Mass'oud Mirza, Zilli Sultan.— Aspect de la comète, visible en Egypte.— L'enfant peureux.— Québec, vue prise de Lévis.— Les lauréats du concours de beauté de Buda-Pesth (Hongrie).

NOS ANCIENS INTERPRÈTES

Il est assez curieux de retrouver dans les plus vieux Mémoires qui concernent le Brésil, la description du type du voyageur et de l'interprète des premiers temps du Canada.

“ N'en déplaise à d'austères censeurs ou à de systématiques adversaires, dit M. Paul Gaffarel, nous avons tous, nous autres Français, de séduisantes qualités. Notre vivacité, notre intelligence, notre absence de morgue et de prétentions nous ont toujours valu les sympathies des peuples avec lesquels nous entrons en relations, et surtout des tribus primitives qui se laissent volontiers prendre aux apparences. Aussi les Brésiliens accueillaient-ils avec empressement nos compatriotes, d'autant plus que les Portugais, nos rivaux sur la côte du Brésil, ne cherchaient au contraire qu'à imposer et nullement à faire accepter leur domination.”

Ceci ressemble beaucoup à l'histoire du Canada. Mettez le mot “Anglais” au lieu de “Portugais” et nous voilà chez nous.

Écoutez le même auteur :

“ Entre les Brésiliens et les négociants français, les meilleurs intermédiaires furent les interprètes normands. C'étaient de hardis aventuriers qui n'hésitaient pas à se fixer au milieu des tribus brésiliennes, apprenant leur langue, se conformaient à leurs usages et vivaient de leur vie. D'une bravoure à toute épreuve, d'une activité que rien ne lassait, ce furent les véri-

tables ancêtres de ces héroïques trappeurs franco-canadiens, dont les romans de Cooper et de Mayne Reid, nous ont appris à admirer l'énergie et la persévérance. Habités à ne compter que sur eux-mêmes, aux prises avec des difficultés sans cesse renaissantes, ils gagnaient à cette lutte quotidienne contre les hommes et les éléments une incomparable énergie. Leur bravoure commandait l'admiration aux Brésiliens, qui les aimaient aussi pour leur adresse, pour leur complaisance, pour la facilité avec laquelle ils se conformaient aux usages nationaux et parlaient leur langue..... Ils rendirent au commerce français d'inappréciables services et étendirent dans tout le continent l'influence française. On le savait si bien au Brésil que tous les étrangers cherchaient à se faire passer pour Français.”

Ces choses avaient lieu dans l'Amérique du Sud, un siècle avant les voyages de Champlain sur l'Ottawa.

C'étaient des Normands aussi ces interprètes que le fondateur de Québec lança dans toutes les directions et qui lièrent avec les peuples sauvages de la Nouvelle-France des rapports si étendus et si suivis. Ils rangèrent du côté de la France, “ ces masses tatouées et couleur d'acajou qui faisaient trembler les airs de leurs chansons guerrières,” comme le dit un écrivain canadien.

M. Gaffarel ne se trompe pas en allant chercher l'origine de ces francs compagnons du Canada parmi les Normands du Brésil, car les fils ont répété ici l'œuvre que les pères avaient accompli là-bas. Sur leurs traces marchèrent six ou sept générations de voyageurs qui ont répandu notre nom d'un océan à l'autre.

Ces voyageurs, ces truchements se sont mirés les premiers dans les sources de nos fleuves et des grands lacs ; les premiers ils ont parcouru “ toute la terre !”

Les chants populaires, que nous aimons, parce qu'ils nous font songer aux jours de nos ancêtres, et que nous admirons pour leur grâce naïve, touchante, inimitable, sont nés sur les lèvres de ces enfants perdus de la civilisation. Au sein des forêts et des déserts ; à côté des cataractes mugissantes ou sur les bords des lacs majestueux de l'ouest ; dans la paix comme dans la guerre ; à travers mille travaux entremêlés de rares moments de calme, ils composaient, sans luxe de rhétorique et sans trop se soumettre aux exigences de la rime, des complaintes, des récits joyeux, des chansonnettes, des mélodies dont l'ensemble dénote un aimable fond de poésie et un penchant à la mélancolie que l'on s'étonne de rencontrer chez ces rudes voyageurs. Leur musique a un caractère particulier. Il est vrai qu'ils l'ont en grande partie empruntée à la France, mais ils ont su lui imprimer une mesure toute nouvelle. Qui de nous ne connaît ces couplets dont plusieurs sont tirés de vieux chants français, épurés dans le tour et le langage, puis rythmés au mouvement de l'aviron :

Derrière chez nous y'a t'un étang,
En roulant ma boule !
Trois beaux canards s'en vont baignant
Rouli roulant ma boule roulant,
En roulant ma boule !

Ou bien :

V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,
V'là l'bon vent, ma mie m'appelle ;
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,
V'là l'bon vent, ma mie m'attend !

Ou encore :

Isabeau se promène
Le long de son jardin ;
Du long de son jardin
Sur le bord de l'île.

Et puis :

C'est dans la ville de Rouen
Qu'on a fait un pâté si grand.
.....
C'est dans Paris y'a t'une brune,
Elle est plus belle que le jour.
.....
A Saint-Malo, beau port de mer,
Trois beaux navir' sont arrivés.
.....
Ah ! qui me passera le bois,
Moi qui suis si petite ?
.....
J'ai cueilli la belle rose
Qui fleurit au rosier blanc.
.....

A côté de ces refrains si gais, il faudrait mettre *La Claire Fontaine*, ou le *Petit Rocher de la Haute Montagne*, que le brave Cadieux écrivit sur une écorce, à l'île du Grand Calumet, rivière Ottawa, il y a deux cents ans, et que l'on trouva sur son cadavre quelques jours après son décès.

Ah ! c'étaient de vaillantes natures que les anciens voyageurs ! Ils n'avaient pas, comme les soldats de Pizarre et Cortez, une mission de sang à remplir. Leurs armes étaient la gaieté, le courage joyeux, la persuasion qui résulte d'un commerce journalier et fidèle. Leurs conquêtes furent celles de l'amitié. Leurs désirs étaient mieux obéis chez les Sauvages que les décrets des souverains civilisés et avec meilleure grâce que les édits des conquérants du Mexique et du Pérou. C'était un spectacle à faire envie au cœur. Il nous inspire un légitime orgueil, car nos gens ont accompli plus de merveilles en ce genre que toutes les autres nations réunies. Jamais les historiens et les poètes ne pensent à eux sans manifester leur admiration.

BENJAMIN SULTE.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

III

LE MONDE DE JUPITER

Ceux qui veulent à toute force voir dans les astres des mondes habitables, représentent Jupiter comme jouissant d'un printemps éternel dans toutes ses régions, et nous disent que la température de ce globe va en diminuant graduellement des pôles à l'équateur. Si c'est un printemps, ce n'est certes pas celui que chantent nos poètes, inspirés par la beauté renaissante de la nature entière. Et d'abord pour le soleil, si jamais les habitants de Jupiter peuvent l'apercevoir, à travers les monceaux de nuées et de gros nuages dont tout leur ciel est encombré et que nous remarquons même d'ici-bas, à cette grande distance, ils voient le disque solaire cinq fois moindre qu'il n'est pour nous, et ils n'en reçoivent par conséquent qu'un vingt-septième de lumière et de chaleur. Si nous considérons que la plus grande chaleur moyenne de nos régions tropicales ne dépasse pas 25° C., nous devons conclure que, du côté de la chaleur solaire, le printemps de Jupiter ne vaut pas mieux que l'hiver glacé de nos pôles, et que ses jours printaniers ne sont pas plus gais que les sombres et douteuses journées de novembre à Londres.

Mais par ailleurs, l'état même de son atmosphère troublée indique assez que la surface de Jupiter n'est pas ensevelie sous les glaces auxquelles devrait la laisser en proie son peu de chaleur solaire. Il faut donc supposer dans la planète elle-même une chaleur interne, qui lui est restée de son ignition primordiale et qui supplée à la faiblesse de l'irradiation solaire. Nulle planète plus que Jupiter n'attire l'attention de l'astronome par les étranges particularités de son atmosphère. Quand on fixe sur elle un télescope, l'on ne saurait ne pas s'arrêter à la considération de ces bandes diversement colorées qui semblent s'enrouler autour d'elle dans les régions équatoriales. Blanches ordinairement à l'équateur, avec une légère teinte rougeâtre, ces bandes sont suivies parallèlement de deux zones plus sombres, l'une dans l'hémisphère boréal, l'autre dans l'hémisphère austral, puis de part et d'autre, s'en étendent d'autres moins claires qui pâlisent en approchant des pôles et se perdent en une teinte uniforme légèrement azurée autour des pôles eux-mêmes.

Afin que personne ne fût tenté d'attribuer au corps même de la planète ces dessins et leurs couleurs, Dieu a permis qu'ils n'aient aucune stabilité et qu'ils changent et se transforment comme les grandes masses de nos vapeurs atmosphériques, quand l'air en est plus chargé, aux jours d'orage et de bourrasque. Ces teintes ne sont dues qu'à la diffusion des rayons solaires comme d'ailleurs les teintes de nos nuages terrestres, et, si quelqu'un a cru y découvrir, au moyen du spectroscope, quelque trace d'une lumière propre, c'était plutôt l'effet d'aurores boréales ou d'une phosphorescence électrique, semblable à celle de nos orages d'été.